

L'étude du Dr Ferdinandy est fort instructive, très claire et synthétique ; je ne saurais mieux faire que d'engager l'auteur à donner de son livre une édition française, qui, complétant l'excellent ouvrage du Dr Steuer que j'ai analysé la dernière fois, nous rendrait de grands services, en attendant que nous possédions une bonne et complète Histoire de Hongrie.

§

MEMENTO. — Dr Békefy: *A Balaton Környéke* (les Environs du lac Balaton): ouvrage historique sur les pays des bords du grand lac hongrois, édité par la Commission d'Etudes Balatoniennes et l'Evêque de Veszprém.

Balla Ignacz: Dél (Midi), un volume de poésies: impression d'Italie, chants patriotiques, vers d'amour. Edition Lampel Budapest.

F. DE GERANDO.

VARIÉTÉS

Les Chorèges français. — La France se montre encore une fois à l'avant-garde des grandes réalisations esthétiques contemporaines. Le XIX^e siècle lui doit l'essor initial de la plupart de ses conquêtes et de ses manifestations, de la pensée créatrice autant que de la pensée spéculatrice et pratique.

La génération artistique la plus jeune, celle que le grand public connaît encore mal, ou peu, continue la tradition française et novatrice. Un nouveau culte esthétique intéresse plus d'un domaine intellectuel. Une nouvelle grande réalisation semble être assez proche des désirs des plus jeunes et des plus ardents poètes.

Une Société couronnée d'un nom orgueilleux de goût antique: *les Chorèges Français*, vient de se former dans un but très vaste, et en même temps très simple, résumé en quelque sorte dans ses sous-titres: *Société Nationale de Décentralisation musicale et théâtrale, Festivals et Spectacles de Plein-Air*. Le premier manifeste, lancé non seulement sur toute la France, mais dans les centres principaux ou dans les plus beaux sites d'Europe, débute par ces mots:

Vous n'avez pas été sans remarquer l'extension rapide et considérable prise, pendant ces dernières années, par les Spectacles de Plein-Air. Ils sont devenus le plus vivant, le plus original, le plus élevé des centres d'attraction et de plaisir pendant la belle saison. Ils sont pour les temps nouveaux l'analogue des grandes fêtes dionysiaques de l'Antiquité, des Mystères ou Moralités du Moyen-Age. Nombre de villes, et particulièrement les villes d'eaux, les stations balnéaires, les plages, se sont efforcées à l'organisation de « Théâtres de la Nature », « Théâtres du Soleil », etc., d'une façon si active que le nombre des Théâtres en plein air est actuellement de plus de 30, ainsi qu'il ressort d'une étude complète de la question, publiée par M. Gabriel Boissy dans le *Mercure de France* (1^{er} février 1907).

Le mouvement de l'Art tragique, commencé il y a dix ans par

M. Paul Mariéton, le « Chorège » d'Orange, a pris une extension telle que les premiers imitateurs ne pouvaient même le prévoir.

Ce mouvement déborde des domaines purement esthétiques. Il ne se borne plus à rythmer notre éblouissement dans le soleil d'une grande ruine, par l'évocation antique des chef-d'œuvre tragiques. Il fait appel à d'autres forces, il canalise d'autres aspirations. En réalité, il répond à d'autres besoins : les besoins esthétiques tout nouveaux, très complexes, de notre jeune génération qui, consciente de son temps et de sa force, sait qu'elle doit accomplir une de ces grandes tâches initiales et belles, qui caractérisent les époques aurorales des civilisations qui se transforment.

Il ne suffit plus d'évoquer; on veut créer. Le Théâtre Antique d'Orange a ouvert la belle marche fougueuse des nouveaux Chorèges. Pendant dix ans, les poètes nouveaux ont orienté leur esprit vers des Fêtes qui, pendant quelques jours de l'été, les conviaient à de pures et profondes réjouissances, où les antiques Fantômes de l'Art dramatique, de la Grèce de Sophocle ou de la Grèce de Racine, passaient devant leurs yeux, leur communiquant à nouveau le grand frisson tragique, que la servitude scénique des drames bourgeois était certes bien loin de leur donner. Ces Fêtes ont eu lieu partout en France. Leur extension a été signalée par des revues littéraires, a gagné les grands quotidiens. On s'est aperçu enfin que le Festspiel, que Wagner rêva pour la joie et pour la noblesse éducative de sa race, allait devenir une réalité pour notre fière race méditerranéenne. On s'aperçut aussi que le peuple, éloigné de plus en plus du Temple dont il est de moins en moins apte à subir la domination esthétique, sent le besoin d'autres Fêtes, d'autres réjouissances, avec la même précision religieuse, sinon dans le même esprit, que celles du Temple désormais désert.

J'ai déjà dit ici même (1) que le recueillement tout particulier des artistes aux grands concerts orchestraux du dimanche à Paris nous fait entrevoir la face du mysticisme à venir, qui sera, je le crois, *essentiellement* musical, comme le mysticisme païen fut sculptural, et le mysticisme chrétien *essentiellement* pictural. La foule : intellectuelle, aristocratique, populaire, accourant aux Spectacles de Plein-Air que la France donne depuis quatre ou cinq ans dans une trentaine de scènes au grand air, nous montre exactement l'importance de ces spectacles qui se trouvent ne pas être seulement une jouissance éphémère des esprits délassés, mais la réponse esthétique à un des plus profonds et jusqu'ici des plus obscurs besoins de notre jeune et encore vague civilisation.

Dans l'accroissement annuel du nombre des Théâtres de Plein-Air,

(1) Cf. *Décadence et résurrection de l'Esprit théâtral*. Mercure de France, 15 janvier 1906.

il y avait cependant un grand danger. Les intérêts aveugles des entrepreneurs de tragédies, en s'éloignant du boulevard déserté en été, pour se jeter sur la nombreuse proie des scènes taillées en pleine nature, pouvaient dès les débuts détourner l'esprit général du véritable sens artistique que les Spectacles de Plein-Air eurent et ont dans la volonté de ceux qui les réalisèrent les premiers. De là, la nécessité urgente d'établir des normes précises, ou de centraliser les directions des différentes scènes disséminées sur tout le sol de la France, afin d'empêcher l'exode du vaudeville vers les lieux qui doivent lui être interdits. Le problème de cette centralisation des pouvoirs, pour la décentralisation de l'art théâtral, vient d'être résolu par les *Chorèges Français*.

Notre but est triple, disent-ils. Nous voulons : 1° maintenir le mouvement florissant du plein-air dans sa haute voie esthétique, qui, partie de l'antiquité, se prolonge par des œuvres nouvelles ; 2° permettre par une organisation centrale à tous les efforts isolés de se réaliser dans les meilleures conditions ; 3° affirmer par la cohésion des efforts l'importance et le sens de ce nouveau mode théâtral.

Et l'organisation de la Société des Chorèges Français a pour but immédiat d'offrir à toutes les villes le moyen d'avoir une scène de Plein-Air avec le minimum de frais possibles. « Une scène en voie de formation a bien des degrés à gravir pour atteindre à la perfection ; une scène gâtée est naturellement encore plus loin du but », a dit Lessing dans sa *Dramaturgie*. Les Chorèges tendent surtout à *former* leurs scènes. Ils sont poussés par une remarquable volonté de créer des théâtres, pour y exercer leur nouveau culte tragique, plutôt que de s'attarder à renouveler l'esthétique de ce qui déjà existe. D'autant plus que cette esthétique, sauf dans des théâtres de plein-air dont les succès répétés ont contribué même à former la volonté des nouveaux Chorèges, est réglée par des lois invincibles d'intérêts autres qu'esthétiques.

Les Chorèges demandent donc, à toutes les villes de France et d'ailleurs, un terrain, dans un beau site, pour le transformer, avec des moyens d'un mécanisme des plus simples, en terrain de spectacles : aménagement de la scène, aménagement du cadre et l'orchestre, s'il y a lieu. En revanche, ils offrent à leur entière charge la pièce et la représentation scénique, les artistes, les frais de voyage et les indemnités de séjour, la figuration, les costumes, les accessoires, le chef d'orchestre s'il y a lieu. Les villes qui ont déjà répondu à cet appel, nombreuses et importantes, encouragent l'effort. Et les pourparlers engagés à Paris même pour une série de spectacles aux Tuileries, centre aristocratique et esthétique de la Métropole, d'accord avec M. Marcel Nancey, qui a le privilège gouvernemental de cet emplacement, et pour des spectacles au Pré Catelan, poussent de plus près

« la guerre au boulevard », guerre des plus courtoises, et des plus fécondes, certes, pour l'élévation du goût du public.

Les grandes fêtes d'Orange, les spectacles du théâtre de la Nature de Champigny-la-Bataille, les spectacles des Chorèges Français, qui en quelque sorte enivrent et exaltent la tendance du théâtre tragique en pleine éclosion, vont rythmer plastiquement, lyriquement, musicalement, des espaces toujours plus vastes. La direction des spectacles, confiée à M. Gabriel Boissy, l'administration, confiée à M. Max-Ridel, se consacreront entièrement à composer de véritables programmes de Fêtes, à réaliser le Festspiel de Wagner ou le « Teatro di Festa » rêvé par d'Annunzio, devant notre race qui est toute prête pour couronner de succès cet effort unique, ainsi qu'elle le témoigne par l'intérêt étonnant porté de plus en plus, pendant une dizaine d'années, aux grands spectacles tragiques.

On ne peut plus regarder d'un œil sceptique cette renaissance, beaucoup plus profonde qu'on ne le sait encore, et qui touche à des états d'âme de notre collectivité beaucoup plus intimes et plus riches d'avenir qu'on ne le pense. L'esprit théâtral contemporain, fécondé lentement, mais puissamment, par la fière esthétique des Aînés, par les Paul de Saint-Victor et par les Hello, entre dans une période de réalisations et d'enthousiasmes, en créant un théâtre autre que celui de la scène bourgeoise démagogique ou psychologique ou sociologique. Le théâtre reprend son antique signification d'exaltation collective d'une esthétique, sa signification « religieuse ».

Les Chorèges se proposent d'attirer de plus en plus l'âme complexe du grand public vers ce culte, de susciter dans l'âme opaque des foules, énervées et mal cultivées par le théâtre ordinaire, quelques éclats d'enthousiasme extraordinaire.

Par cela, certes — et la prophétie est des plus faciles — par cet effort multiple vers un but d'abstraction esthétique de la vie par le théâtre, la poésie fécondera quelques talents et la littérature s'enrichira de quelques œuvres dignes de notre époque consciente et forte.

Le nombre et la qualité des Œuvres encore inédites qui font partie du répertoire des Chorèges Français témoignent de la toute nouvelle préoccupation théâtrale des meilleurs poètes de la dernière heure. *Reine de Mer* de M^{me} Lucie Delarue-Mardrus, *l'Agonie de Messaline* de M^{me} Valentine de Saint-Point, *Electre et Oreste* de M. André Suarès, et onze tragédies encore, dont une « tragédie symphonique », dues à quelques-uns de nos plus jeunes poètes et musiciens, puis des Œuvres classiques et des Œuvres récentes déjà connues et aimées du public, composeront les nouvelles Fêtes.

Ces Fêtes seront principalement réparties sur tout le « sol méditerranéen ». Car il y a une loi inéluctable qui a poussé les Méditerranéens à la vie *extérieure*, aux manifestations ensoleillées, et par

cela même éminemment plastiques, hautement « apollinéennes », de leur vie douloureuse et joyeuse, sévère et dansante : dans l'Agora et dans le Forum, dans le théâtre de bois d'Eschyle ou dans le théâtre pompeux d'Euripide, et dans le cirque de Vespasien et de Titus. Aux hommes du Nord, enveloppés de brouillard, la nature hostile opposa la nécessité de la vie intérieure ; ils sont pour cela même les plus grands métaphysiciens, les créateurs de la Symphonie, les dramaturges du théâtre forcément fermé, et ils ont créé avec Shakespeare ce qui devint ensuite tout le théâtre de l'Occident : le théâtre psychologique.

Nous voulons retrouver l'esprit du Temple, et les joies de l'humanité religieuse, par quelques grands spectacles de joie ou de douleur dans notre nouveau théâtre méditerranéen. N'est-il pas d'une importance significative très grande, ce fait que, *pour la première fois depuis l'antiquité*, une ville, Marseille, sur l'initiative de M. Rondel, fondateur du théâtre des Variétés qu'on appela la Petite Comédie-Française, et de M. Barlatier, fait construire sur une colline, derrière le Palais de Longchamps, un nouveau théâtre en plein air, avec un mur de scène et gradins en hémicycle...

RICCIOTTO CANUDO.

LA CURIOSITÉ

La collection de M. Georges Charpentier : Tableaux et dessins modernes. — Ventes prochaines : la collection Sedelmeyer et la collection Mulbacher.

M. Georges Charpentier fut, de son vivant, un éditeur à succès. Il fréquentait et il recevait beaucoup d'écrivains et d'artistes ; il avait du goût et il appartenait à une époque où il était encore possible de collectionner sans être milliardaire ; au surplus, il disposait de ressources enviables. Quand on parla de mettre en vente sa collection, il y eut un peu d'émotion, au moins parmi ceux qui n'avaient jamais mis les pieds dans les salons de la rue de Grenelle.

Il fallut déchanter. La collection de **M. Georges Charpentier** n'était pas, à proprement parler, une collection, — c'est-à-dire un ensemble d'œuvres que l'on groupe avec amour et selon un programme qui nous est personnel. Les peintures, aquarelles et dessins, qui, appartenant à l'éditeur Charpentier, se trouvaient réunis par le jeu du seul hasard : ils comprenaient à peu près exclusivement des œuvres que les artistes avaient données en souvenir à un ami.

Donc, cette collection n'offrait pas un ensemble sensationnel. Cela, toutefois, ne signifie pas qu'elle ne fût pas intéressante par certains détails. Elle comportait même un « clou », — et c'est bien l'une des rares occasions où il est permis de s'exprimer ainsi ! Ce « clou » consistait en une toile par Renoir : *la Famille Charpentier*.